

LA ROUE

Il faisait très chaud, 35 degrés sous abri. Je n'ai pas dit à l'ombre, j'ai dit sous abri. Je m'en doutais un peu, remarque, ça ne m'a pas surpris. À force de vivre, n'est-ce pas, on a l'habitude, on évalue la température de l'air. À un ou deux degrés près, on le sait, on est capable de dire combien il fait. Moi je pensais qu'il faisait 32 ou 33, jusqu'à ce que j'aie vu.

Je n'y suis pas allé exprès. Je me moquais bien de savoir exactement combien il faisait. J'ai lu 35 degrés sur le vieux thermomètre accroché dans la remise quand je suis allé chercher le marteau. La caisse à outils était sur l'établi, sous le thermomètre, alors j'ai regardé. Pour autant je n'ai pas eu plus chaud. Un gros marteau dont je ne me sers jamais.

Je n'ai d'ailleurs pas eu à m'en servir, ma seule force a suffi. Je dis ma seule force, je parle de ma force comme si, j'ai l'air de dire que, mais non. Plutôt modeste pour un homme de ma taille, ma force, néanmoins supérieure à celle de cette femme. En tout cas suffisante, car même supérieure elle aurait pu ne pas suffire. Elle a suffi. Mais je ne pouvais pas le savoir. Je suis donc allé chercher le marteau que la femme me demandait. Elle a sonné chez moi pour me demander ça.

Vous n'auriez pas un marteau ? me dit-elle. Elle avait chaud, les cheveux dans les yeux. Ses beaux gants blancs étaient pleins de cambouis, ça lui donnait un air courageux, j'ai pensé ça, je ne sais pas pourquoi. Elle n'avait pas hésité à les salir. C'est courageux. Et puis le fait d'en porter par cette chaleur, ce souci d'élégance vieux style, je dis souci, je devrais dire désir, ça m'a plu.

En même temps j'ai pensé qu'elle devait avoir un sale caractère, à cause de son nez un peu retroussé. Mais quand j'y pense c'est surtout le regard, un regard clair qui frappait par sa dureté, disons sa fermeté, bref quelque chose d'énergique dans les yeux.

Je dois avoir ça dans mes outils, dis-je, c'est pour quoi faire ? Elle m'a regardé. Ma question l'impatientait. Je perdais du temps. Elle en manquait. Et visiblement se retenait de me dire : Peu importe pour quoi c'est faire, ne vous mêlez pas de ça, contentez-vous de me prêter un marteau.

Alors moi : Si je vous demande ça, dis-je, c'est que les marteaux, il en existe de différentes tailles, tout dépend de ce qu'on veut en faire. Elle : Il m'en faut un gros, vous avez ça ? Moi : Oui, mais pour quoi faire ? Parce que voyez-vous, expliquai-je, il y a gros et gros, si c'est d'une masse dont vous avez besoin, il faut le dire, et encore, il y a masse et masse : c'est pour quoi faire ?

Elle se retourna. Balaya du regard tout le paysage. Elle voulait voir si elle avait le choix. Elle ne l'avait pas. J'étais seul dans le secteur. Elle fit face de nouveau. Elle avait chaud. Moi aussi. On bavardait en plein soleil. Elle était fatiguée. Sa mèche dans les yeux l'énervait. Elle n'osait pas se toucher le front avec ses gants tout sales. J'ai pris le risque de l'énervier davantage :

Du bout des doigts j'ai écarté la mèche, très provisoirement, il y avait du vent. Ça l'a fait sou-

rire, ma témérité, j'ai vu ses dents de devant. Elle s'est détendue et m'a dit : Je suis crevée à l'avant. Je vois, dis-je, et vous n'arrivez pas à desserrer les écrous. C'est ça, dit-elle, mais je pense qu'avec un marteau, vous en avez un que vous pourriez me prêter ?

Attendez-moi là, dis-je. Je l'ai fait entrer dans le jardin et je l'ai mise à l'ombre. Ensuite je suis allé chercher le marteau. Je l'ai trouvé. Je suis revenu avec. J'aurais pu ne pas le trouver. Allons-y, dis-je. Alors elle : Je n'ai pas besoin de vous, juste du marteau, ne vous dérangez pas, je vais m'arranger. Il est très lourd, dis-je, laissez-moi au moins le porter. Elle soupire : Quoi, lui dis-je, vous ne voulez pas que je vous aide ? C'est si pénible ? Elle hausse les épaules.

Sa voiture attendait sur la route, à deux cents mètres de chez moi, au milieu des champs. Au fil des semaines les récoltes s'étaient teintées d'un ocre uniforme, végétal calciné, disons roussi, il ne pleuvait plus et tout se torréfiait, pas une goutte d'eau depuis trois mois, la terre se crevasse, les bêtes meurent de soif.

Moi aussi j'avais soif. Je suis allé à la cuisine

pour boire et alors que je buvais je me suis mis la tête sous le robinet. Avec le torchon j'ai frotté mais pas trop pour garder la fraîcheur dans les cheveux. Je me frictionnais le crâne quand j'ai regardé par la fenêtre. J'ai vu la voiture s'arrêter, un morceau, le toit je crois. J'étais loin de me douter. Chacun a le droit de s'arrêter. Même dans ce bled. C'est idiot, moi j'accélérerais plutôt, enfin bref, je suis retourné travailler, sans grand courage, mon histoire piétinait.

Une demi-heure après, je n'étais pas plus avancé, j'ai été dérangé par la cloche du jardin. Elle est suspendue au-dessus du portillon. Il suffit de tirer sur la ficelle, ça la secoue, elle sonne. Quelqu'un l'agitait, elle sonnait.

Lily se moque de moi avec cette cloche. Lily c'est ma copine. Elle dit que je pourrais quand même : Tu pourrais quand même faire installer une sonnette électrique. Oui, sans doute. Mais moi je l'aime bien, ma cloche. Elle a un joli son, ni trop grave ni trop aigu, ni fort ni faible, agréable, juste comme j'aime. Qui plus est elle est loin de la maison. Je ne sursaute pas quand je travaille. Je l'entends comme s'il s'agissait d'un appel